

Parce, precor . . . ou Tibulle et la prière. Etude stylistique

J. HELLEGOUARC'H

La prière tient une grande place dans l'oeuvre de Tibulle: qu'il supplie sa maîtresse ou qu'il implore les dieux de protéger ses amours, il n'est pas de poème où, sous une forme ou sous une autre, la prière ne soit présente. Cette place est relativement réduite dans certains d'entre eux, par exemple, dans I, 4, dont le thème essentiel est le "sermon" de Priape et où la prière n'apparaît guère que dans les deux derniers vers (83-84: *Parce, puer, quaeso . . .*); dans I, 6, la dernière des élégies déliennes, où le poète exprime un trouble et un désarroi qui sont peut-être la cause d'une composition peu claire et d'un développement un peu confus; dans I, 10, pièce de caractère essentiellement idyllique et élégiaque. Dans d'autres, au contraire, la prière est l'objet principal du développement; ainsi en I, 5, où l'auteur exprime son désarroi à la suite de sa rupture d'avec sa maîtresse et se laisse aller à la supplier.¹ Certains des poèmes ont un caractère nettement précatif: par exemple II, 1 et II, 5, invocations à Bacchus et à Phoebus, qui ont dès le début le ton d'une prière de caractère religieux.² Ajoutons que l'une des formes de ces poèmes, le *paraclausithyron*,³ particulièrement favorable à l'expression précative, se retrouve peu ou prou dans plusieurs de ces pièces.⁴

¹ I, 5, 7-8: *Parce tamen, per te furtivi foedera lecti
per Venerem quaeso compositumque caput.*

² II, 1, 1-4: *Quisquis adest, faueat: fruges lustramus et agros
ritus ut a prisco traditus exstat auo.
Bacche, ueni, dulcisque tuis e cornibus uua
pendeat, et spicis tempora cinge Ceres.*

II, 5, 1-4: *Phoebe, faue: nouus ingreditur tua templa sacerdos;
huc age cum cithara carminibusque ueni:
nunc te uocales impellere pollice chordas,
nunc precor ad laudes flectere uerba meas.*

³ Sur ce genre, cf. Frank O. Copley, *Exclusus amator. A study in Latin love poetry* (Baltimore 1956); sur Tibulle, pp. 91-112.

⁴ I, 2, particulièrement 7-14: cf. K. Vretska, "Tibulls Paraklausithyron," *Wien. St.* 68 (1955) 20-46; Y. C. Yardley, "The Elegiac Paraklausithyron," *Eranos* 76 (1978) 19-34, spécialement 28-29; I, 5, particulièrement 67-75: cf. F. O. Copley, *op. cit.*, 107-11; II, 3, 73-74; II, 4, 18-22; II, 6, notamment 11-14.

Quelles sont les formes de cette prière, quels procédés stylistiques la mettent en valeur, c'est ce que je voudrais montrer dans cette étude par une analyse des livres I et II du *Corpus Tibullianum* (C.T.), les seuls incontestablement authentiques. Ce faisant, il nous faudra garder à l'esprit deux idées de base: 1. il n'y a pas de frontière nette entre l'expression de la prière et l'expression poétique en général, et ce n'est que par la mise en lumière de la convergence de divers procédés⁵ que pourra apparaître une forme spécifique de cette dernière; 2. les procédés que nous mettrons en lumière ne sont pas non plus spécifiques de la poésie tibullienne et se manifestent chez d'autres poètes; mais une analyse plus détaillée nous permettra cependant de déceler ce qui caractérise plus particulièrement l'oeuvre de Tibulle.

L'analyse du vocabulaire doit nous fournir une première approche pour préciser la place du thème de la prière dans l'oeuvre de Tibulle; nous la ferons par une confrontation établie entre le précieux *Index uerborum* du *Corpus Tibullianum* (I.C.T.) réalisé au L.A.S.L.A. (Laboratoire d'analyse statistique des langues anciennes) de Liège par Mme S. Govaerts⁶ et le *Dictionnaire fréquentiel* (D.F.) consacré à l'ensemble du vocabulaire latin par le même organisme,⁷ qui l'un et l'autre fournissent, à côté d'un index alphabétique, un deuxième index où les mots sont rangés dans l'ordre de fréquence décroissante. Le directeur du L.A.S.L.A., L. Delatte, a lui-même montré, et à propos de Tibulle justement, ce que l'examen des termes les plus fréquemment utilisés, les "mots-clefs," peuvent apporter à la connaissance d'une oeuvre et de son auteur.⁸ Parmi les mots les plus fréquents en rapport avec les deux aspects du thème de la prière qui apparaîtront dans la suite de cette étude, je relève les suivants, accompagnés, dans une première colonne du nombre d'occurrences et de leur classement dans l'I.C.T.,⁹ et dans une deuxième colonne des mêmes données dans le D.F.:

⁵ Sur cette notion de la "convergence des effets," cf. mon article "Les structures stylistiques de la poésie latine: méthode d'analyse et application pratique," *L'Inf. litt.* 30 (1978) 234-45 (p. 244).

⁶ S. Govaerts, *Le Corpus Tibullianum. Index uerborum et relevés statistiques. Essai de méthodologie statistique*, Travaux publiés par le Laboratoire d'analyse statistique des langues anciennes, fasc. 5 (La Haye, Mouton 1966).

⁷ L. Delatte—E. Evrard—S. Govaerts—J. Denooz, *Dictionnaire fréquentiel et index inverse de la langue latine* (Liège, L.A.S.L.A. 1981).

⁸ L. Delatte, "Key-words and poetic themes in Propertius and Tibullus," *R.E.L.O.* (1967) 37-79; cf. aussi, dans le même sens, deux articles de E. D. Kollmann, "A study of the vocabulary of Vergil's Eclogues," *R.E.L.O.* (1973) no. 3, pp. 1-19; "Word frequencies in Latin literature," *ibid.* no. 4, pp. 1-13.

⁹ Les chiffres donnés sont ceux de l'ensemble du C.T.; ceux des livres I et II sont bien précisés dans une deuxième colonne, mais l'ordre de fréquence décroissante n'y est plus maintenu. Cela ne me paraît pas devoir modifier la validité de la comparaison.

	I.C.T.		D.F.	
	O	R	O	R ¹⁰
<i>Deus</i>	68	15*	1507	56*
<i>amor</i>	64	19*	623	164*
<i>per</i>	49	27*	2407	38*
<i>Venus</i>	45	28*	23	3458* ¹¹
<i>dico</i>	43	29*	2589	33*
<i>cano</i>	28	51*	188	591*
<i>carmen</i>	24	68*	296	391*
<i>precor</i>	19	100*	169	754*
<i>sacer</i>	19	101* ¹²	379	375*
<i>parco</i>	18	107*	212	578*
<i>cantus</i>	15	136*	89	1412*
<i>fores</i>	15	140*	94	1339*

On voit que, de tous ces mots, seuls *dico* et *per*, qui apparaît dans de nombreuses formules de supplication, ont à peu près le même rang dans les deux colonnes; tous les autres tiennent dans le vocabulaire de Tibulle une place nettement plus importante que dans le vocabulaire général. Même *Deus*, qui est également un des mots les plus fréquents dans celui-ci, y est cependant devancé comme substantif, par *res*, *animus*, *rex* et *locus* qui, avec 4 occurrences pour les trois premiers et 5 pour le quatrième, se situent au-delà du 500^{ème} rang dans le C.T.

Dans le chapitre "Poétique" de ses *Essais de linguistique générale*¹³ (p. 219), R. Jakobson fait l'importante observation suivante: "Les particularités des divers genres poétiques impliquent la participation, à côté de la fonction poétique prédominante, des autres fonctions verbales dans un ordre hiérarchique variable. La poésie épique, centrée sur la troisième personne, met fortement à contribution la fonction référentielle: la poésie lyrique, orientée vers la première personne, est intimement liée à la fonction émotive; la poésie de la seconde personne est marquée par la fonction conative, et se caractérise comme supplicatoire ou exhortative, selon que la première personne y est subordonnée à la seconde ou la seconde à la première." Voilà une particularité de l'expression poétique qu'il nous est également possible de préciser grâce à la comparaison entre l'I.C.T. et le D.F. Je me limiterai sur ce point à l'examen de la fréquence des pronoms personnels et des adjectifs possessifs, ainsi que des anaphoriques et des

¹⁰ O: nombre d'occurrences; R: rang occupé dans la liste de fréquence décroissante.

¹¹ En fait, S. Govaerts distingue *amor*, nom commun (39) et *Amor*, nom propre (25), et le D.F. fait de même; je crois légitime de regrouper les deux emplois, car la distinction entre eux est fragile et aléatoire; même chose pour *Venus* (38) et *uenus* (7), avec de plus le fait que, pour ce dernier mot, aucune distinction n'est faite par le D.F., ce qui rend toute vérification impossible.

¹² Dans des cas de ce genre, la différence de rang résulte simplement de l'ordre alphabétique.

¹³ Roman Jakobson, *Essais de linguistique générale* (Paris, Ed. de Minuit 1963) chap. XI, "Poétique," pp. 209-48.

démonstratifs qui en sont les substituts pour la troisième personne. Voici, comme précédemment, mais limitée cette fois aux livres I et II du *C.T.*, la liste de ces termes dans l'ordre de fréquence décroissante avec l'indication du nombre des occurrences et, sur la droite, cette même liste telle qu'elle se dégage du *D.F.*, chaque mot étant accompagné de deux chiffres précisant, le premier sa fréquence générale, le deuxième sa fréquence dans les textes poétiques:¹⁴

	<i>C.T.</i>		<i>D.F.</i>	
<i>ego</i>	141	<i>hic</i>	8174	2117
<i>tu</i>	125	<i>ille</i>	6460	1324
<i>ille</i>	87	<i>sui</i>	4773	581
<i>hic</i>	75	<i>tu</i>	4737	2278
<i>ipse</i>	53	<i>ego</i>	4442	1896
<i>meus</i>	39	<i>ipse</i>	3602	834
<i>tuus</i>	39	<i>suus</i>	3232	476
<i>sui</i>	21	<i>nos</i>	1644	314
<i>suus</i>	20	<i>meus</i>	1538	784
<i>noster</i>	17	<i>tuus</i>	1528	731
<i>uos</i>	13	<i>noster</i>	1320	497
<i>nos</i>	9	<i>uos</i>	737	205
<i>uester</i>	3	<i>uester</i>	407	107

La collation des deux tableaux atteste à l'évidence la prédominance de la première personne, qui caractérise la poésie lyrique selon R. Jakobson, et, constatons-le, la poésie en général; en revanche, la subordination de la première personne à la seconde qui est, selon lui, la marque de la poésie "supplicatoire" n'apparaît pas à première vue dans le tableau de distribution du vocabulaire du *C.T.*, surtout si on le compare au tableau général où la prédominance de la deuxième personne est nette. Cela conduit à la conclusion nécessaire que la forme supplicatoire, qui est celle de la prière, ne constitue qu'un aspect de la poésie de Tibulle, qu'il convient donc de déterminer encore par d'autres traits.

Dans une étude fort intéressante, Mlle L. Deschamps¹⁵ s'est attachée à l'analyse de l'emploi du subjonctif dans le *C.T.* En se référant à l'ouvrage de J. Perret sur le verbe latin,¹⁶ elle rappelle le caractère subjectif du subjonctif latin, qui est en réalité un subjonctif-optatif, ce qui le rend apte à exprimer un procès comme une des représentations qu'un être se fait du réel et lui donne une aptitude "à rendre toutes les nuances dont un esprit peut colorer un fait" (p. 49). Elle observe tout d'abord la grande fréquence des emplois de

¹⁴ Pour l'interprétation de ces données, il convient de préciser que dans le *D.F.* les textes poétiques représentent à peu près 25% du corpus total.

¹⁵ L. Deschamps, "Le rêve et la prière chez Tibulle, ou la poésie du subjonctif," *L'Inf. litt.* 30 (1978) 49-53.

¹⁶ J. Perret, *Le verbe latin* (Paris, C.D.U. 1963).

ce mode chez notre auteur: 431 pour 1368 vers (contre 1241 dans le corpus que j'ai retenu),¹⁷ "soit à peu près un subjonctif tous les trois vers, ou 31,74% de vers contenant un subjonctif," alors qu'il n'y en a que 11% dans *Aen.* I, 1-100, et un peu moins dans d'autres parties du poème de Virgile, 14 à 15% dans certains discours de Cicéron. Elle distingue ensuite entre ce qu'elle appelle les emplois *imposés*, résultant de la simple application des règles de la syntaxe (par exemple, subjonctif après *ut* final ou consécutif) et les emplois *positifs*, où le poète utilise le mode d'une façon qui lui est spécifique. Or, même dans le premier cas, le subjonctif peut être chargé d'une nuance précatrice; ainsi dans I, 2, 63-64:

Non ego totus abesse amor, sed mutuus esse
orabam.¹⁸

Mais ce sont surtout les subjonctifs *positifs* qui sont propres à exprimer, indépendamment de toute autre considération de texte, une nuance précatrice, à côté d'un certain nombre d'autres. Le propre du subjonctif est alors de placer le procès hors du vécu et de le transposer par conséquent dans le monde de l'irréel et du rêve; l'auteur cite comme exemple la fin du poème 3 du livre I, 3, 83-94:

At tu casta precor maneat, sanctique pudoris
adsideat custos sedula semper anus.
Haec tibi fabellas referat positaque lucerna
deducat plena stamina longa colu;
at circa grauibus pensis adfixa puella
paulatim somno fessa remittat opus.
Tunc ueniam subito, nec quisquam nuntiet ante,
sed uidear caelo missus adesse tibi;
tunc mihi, qualis eris longos turbata capillos,
obuia nudato, Delia, curre pede.
Hoc precor, hunc illum nobis Aurora nitentem
Luciferum roseis candida portet equis.

Ce cas est particulièrement remarquable, en effet, car, dans les deux premiers comme dans les deux derniers vers, les subjonctifs peuvent paraître tout aussi liés au verbe *precor* qu'ils l'étaient à *orabam* dans l'exemple précédent, mais entre les deux, il y a une expression du subjonctif dans des verbes qui sont pratiquement autonomes.

¹⁷ L. Deschamps ne précise pas son corpus et indique seulement (n. 1) qu'elle ne retient que les poèmes qu'on s'accorde à attribuer à Tibulle; apparemment, elle ajoute aux livres I et II, les poèmes 8, 9, 10, 11, 12, 19 et 20 du livre III dans l'édition M. Ponchont (Paris, Les Belles Lettres 1950) à laquelle elle se réfère, comme je le fais moi-même.

¹⁸ On observera cependant que dans un tel cas la nuance précatrice résulte surtout du fait que le subjonctif est employé comme complément du verbe *orabam*, ce qui nous reporte aux problèmes de vocabulaire qui seront examinés plus loin; le vers possède de plus un double intermot trochaïque dans deux pieds consécutifs: cf. *infra*.

Un autre procédé morphologique important pour l'expression de la prière est l'emploi de l'impératif.¹⁹ Tibulle recourt à ce mode d'une façon relativement abondante: 108 occurrences pour les 1241 vers du *C.T.* I-II, soit 0,08 par vers; c'est le double de ce qu'on relève par exemple dans un chant de l'*Enéide*.²⁰ Mais on ne saurait se limiter à cette donnée brute. Il n'y a pas une répartition uniforme de ces emplois à travers les différents poèmes: 3 pour les 94 vers de I, 3, mais 18 dans II, 1, pour un nombre de vers un peu moins élevé (90). Les impératifs sont fréquents dans des passages qui ont un caractère religieux, comme II, 1, 81-90 ou II, 5, 1-10, mais aussi dans des textes où l'aspect précatif est dépourvu de ce caractère, comme dans I, 8, 47-52:

At tu dum primi floret ubi temporis aetas
 utere: non tardo labitur illa pede.
 Neu Marathum torque: puero quae gloria uicto est?
 in ueteres esto dura, puella, senes;
 parce, precor, tenero: non illi sontica causa est
 sed nimius luto corpora tingit amor.

Un cas intéressant est celui des formes d'impératifs du verbe *uenire*. Le nombre des occurrences de ce verbe relevé dans l'*I.C.T.* et dans le *D.F.* ainsi que son rang dans les deux listes sont les suivants:

<i>I.C.T.</i>		<i>D.F.</i>	
O	R	O	R
53	23 ^a	1212	76 ^a

Etant donné que le nombre des vocables représentés est forcément moins élevé dans l'*I.C.T.* que dans le *D.F.*, on peut considérer les deux classements comme approximativement équivalents; toutefois, les 1212 occurrences du *D.F.* se décomposent en 785 pour la prose et 427 pour la poésie, soit respectivement 64,77% et 35,23%; si l'on tient compte que le corpus du *D.F.* se répartit, comme je l'ai précédemment indiqué, en 75% pour les textes de prose et 25% pour les textes poétiques, on estimera que *uenire* est un peu plus fréquent dans ces derniers, sans que la différence soit cependant très significative. L'emploi des impératifs par Tibulle est en revanche remarquable.²¹ Il y a 10 occurrences de *ueni* et 1 de *uenite*, soit environ 1/5

¹⁹ Cf. E. D. Kollmann, "A study of the vocabulary of Vergil's Eclogues" (cf. n. 8), p. 2: "There are also certain grammatical forms which, independent of the meaning of words, may be characteristic of a certain style; these are the vocative and the imperative, the most immediate and expressive forms of the noun and the verb, respectively."

²⁰ 34 occurrences sur 756 vers dans le chant I, 43 sur 908 vers dans le chant X, soit dans les deux cas 0,04 par vers.

²¹ D'autres formes de *uenire* que l'impératif sont également pourvues d'une connotation précatif et religieuse, par exemple, *uenit* en II, 1, 1.

des formes de *uenire* présentes chez le poète, dont 8 (7 + 1) dans les livres I et II.²² Tous ont une valeur fortement précativ; ainsi en II, 1, 3-4:

Bacche, veni, dulcisque tuis e cornibus uua
pendeat, et spicis tempora cinge, Ceres.

Trois de ces emplois se trouvent dans les 7 premiers vers de II, 5, dont j'ai signalé au début de cette étude le caractère précatif particulièrement marqué:

1-2 Phoebe, faue: nouus ingreditur tua templa sacerdos;
huc age cum cithara carminibusque ueni . . .

5-7 Ipse triumphali deuinctus tempora lauro
dum cumulant aras ad tua sacra ueni
sed nitidus pulcherque ueni . . .²³

Or, sur les 196 occurrences de *uenire* recensées chez Virgile par M. N. Wetmore,²⁴ il y en a seulement 7 d'impératifs: 3 *ueni* et 2 *uenito*²⁵ et qui n'ont pas tous une valeur précativ et religieuse.

On peut faire des observations du même ordre sur *fauere*: 15 occurrences dans l'*I.C.T.* contre 74 seulement (28 + 46) dans le *D.F.*, ce qui indique le caractère principalement poétique des emplois de ce mot; les impératifs sont au nombre de 5 dans le *C.T.* (4 *faue*, 1 *faueto*), mais deux seulement sont présents dans les livres I et II:

II, 2, 1-2: Dicamus bona uerba: uenit Natalis ad aras;
quisquis ades, lingua, uir mulierque faue.

II, 5, 2: cf. *supra*.

Virgile a 8 occurrences de *fauere*, dont 2 *faue* (*Buc.* IV, 10; *Georg.* IV, 230) et 1 *fauete* (*Aen.* V, 71).

Ces emplois d'impératifs font le plus souvent partie d'invocations ou de prières aux dieux; ce sont principalement:

Les Lares:

I, 10, 15: sed patrii seruare Lares . . .

I, 10, 25: At nobis, acrata, Lares, depellite tela.

Bacchus:

II, 1, 3: cf. *supra*.

II, 3, 63-64: et tu Bacche tener, iucundae consitor uuae,
tu quoque deuotos, Bacche, relinque lacus.

²² *ueni*: I, 7, 64; 10, 67; II, 1, 3; 81; II, 5, 2; 6; 7; *uenite*: II, 1, 13.

²³ Cf. aussi l'emploi de la formule *Sancte, ueni* en II, 1, 81 et III, 10, 9.

²⁴ M. N. Wetmore, *Index uerborum Vergilianus*² (New Haven-London-Oxford 1930).

²⁵ *ueni*: *Georg.* II, 7; *Aen.* VIII, 365; XI, 856; *uenito*: *Buc.* III, 77; VII, 40.

Phoebus:

- II, 5, 1: Phoebe, faue . . . , cf. *supra*.
 II, 5, 17: Phoebe, sacras Messalinum sine tangere chartas
 II, 5, 105-06: Pace tua pereant arcus pereantque sagittae
 Phoebe, modo in terris erret inermis Amor
 II, 5, 121: Adnue: sic tibi sint intonsi, Phoebe, capilli.

Mais c'est naturellement Vénus qui est la divinité la plus présente dans le *C.T.* avec 38 occurrences en tant que nom propre²⁶ dont 31 dans les livres I et II, ce qui lui donne le 35^{ème} rang dans la liste de fréquence décroissante; toutefois, la déesse n'apparaît qu'une fois dans ces livres comme destinataire d'une prière exprimée par un impératif: I, 2, 97: *At mihi parce, Venus*;²⁷ cependant, elle est aussi quelquefois celle qui reçoit des prières ou exauce des vœux.²⁸

Parmi les mots dont j'ai indiqué au début de cette étude la relative fréquence chez Tibulle se trouvent *cano* et *carmen*, accessoirement *cantus* auquel on peut joindre le verbe *cantare*, bien que ce dernier verbe ne se trouve que 5 fois dans la totalité du *C.T.* C'est en effet comme des *carmina* que Tibulle présente ses poèmes:

- I, 9, 49-50: Illa uelim rapida Vulcanus carmina flamma
 torreat et liquida deleat amnis aqua.
 II, 4, 19: ad dominam faciles aditus per carmina quaero.

En II, 1, 37, il proclame: *Rura cano rurisque deos* et cette déclaration rappelle les paroles qu'il prête à la Sibylle, la *uates*, en II, 5, 63: *Vera cano*; cf. aussi le v. 65: *Haec cecinit uates et te sibi, Phoebe, uocauit*.²⁹

Dans une étude de tout premier intérêt, J. Veremans,³⁰ citant une phrase de O. Gigon,³¹ remarque que la poésie de Tibulle se signale par un "emploi extraordinairement surabondant, même presque abusif de l'anaphore" et, plus largement, de toutes les figures liées à la répétition des mots, et il montre

²⁶ 7 occurrences en tant que nom commun; pour les autres dieux indiqués ci-dessus, les chiffres sont: *Lares* 9, *Bacchus* 17, *Phoebus* 19; il y a 10 occurrences de *Iuppiter*, mais le nom de ce dieu n'est jamais en rapport avec un impératif.

²⁷ Cf. aussi III, 11, 13.

²⁸ I, 4, 71-72 *Blanditiis uult esse locum Venus ipsa; querellis / supplicibus, miseris fletibus illa fauet*; I, 9, 81-82: *At tua tum me poena iuuat, Venerique merenti / fixa notet casus aurea palma meos*; cf. aussi I, 6, 83-84.

²⁹ Cf. aussi II, 3, 19-20 (à propos d'Apollon): *O quotiens ausae, caneret dum ualle sub alta / rumpere mugitu carmina docta boues!*

³⁰ J. Veremans, "L'anaphore dans l'oeuvre de Tibulle," *L'Ant. class.* 50 (1981) 774-800.

³¹ Dans *Hésiode et son influence*, Entretiens sur l'Antiquité classique 7 (Vandoeuvres-Genève 1962) 288.

fort bien ce que la poésie de Tibulle doit en cela à la tradition du *carmen*: cela tient tant à la structure du vers qu'à l'organisation générale du poème.

On note tout d'abord des procédés de répétition qui tiennent de l'anaphore ou de l'épanalepse, dont l'effet est de souligner l'intensité de la prière:

- I, 1, 37-38: *Adsisit, diui, nec uos e paupere mensa
 dona nec e puris spernite fictilibus*
- I, 2, 95: *Hunc puer, hunc iuuenis turba circumterit arta*
- I, 3, 27: *Nunc, dea, nunc succurre mihi . . .*
- I, 9, 15: *uretur facies, urentur sole capilli*
- II, 4, 5-6: *et seu quid merui seu quid peccaui, urit;
 uror, io! remoue, saeua puella, faces.*

Parfois, la répétition d'un même terme à l'intérieur d'un vers est complétée par sa répétition au début du distique suivant, ou bien le mot est répété en tête de l'hexamètre et du pentamètre (I, 2, 23-24: *nec . . . nec*), en tête d'un pentamètre et de l'hexamètre suivant (I, 3, 4-5: *abstineas . . . abstineas*), à l'intérieur de l'hexamètre et en tête du pentamètre suivant:

- I, 2, 35-36: *neu strepitu terrete pedum neu quaerite nomen
 neu prope fulgenti lumina ferte face.*

Parfois aussi, nous avons une série de distiques dont l'hexamètre et le pentamètre commencent par le même terme, mais différent pour chacun d'entre eux:

- I, 2, 47-52: *iam tenet infernas magico stridore cateruas
 iam iubet aspersas lacte referre pedem.
Cum libet, haec tristi depellit nubila caelo;
 cum libet, aestiuo conuocat orbe niues.
Sola tenere malas Medae dicitur herbas,
 sola feros Hecatae perdomuisse canes.*

Mais on voit aussi que le poète utilise souvent l'anaphore pour organiser en quelque sorte des quatrains à l'intérieur de son poème:

- I, 1, 61-64: *Flebis et arsuro positum me, Delia, lecto,
 tristibus et lacrimis oscula mixta dabis;
flebis: non tua sunt dura praecordia ferro
 uincta, nec in tenero stat tibi corde silex.*
- I, 2, 79-82: *Num Veneris magnae uiolau numina uerbo
 et mea nunc poenas impia lingua luit?
Num feror incestus sedes adiisse deorum
 sartaque . . .*

- I, 9, 7-10: *Lucra petens habili tauros adiungit aratro
et durum terrae rusticus urget opus,
lucra petituras freta per parentia uentis
ducunt instabiles sidera certa rates.*

Cf. encore I, 4, 47-50 (*nec ... nec ...*); I, 5, 27-30 (*Illa ... Illa ...*); 37-40 (*Saepe ... saepe ...*); II, 1, 39-42 (*illi ... illi ...*).

Il arrive que cette construction en quatrains se poursuive sur toute une partie du poème, ainsi que nous pouvons l'observer dans le poème I, 7, 1-4 (*hunc cecinere ... hunc fore*) et surtout dans l'invocation au Nil et l'hymne à Osiris (v. 23 sq.): 25-28 (*Te ... te*), 29-32 (*primus ... primus*), 35-38 (*illi ... ille*); 39-42 (*Bacchus et ... Bacchus et*); cf. aussi I, 2, 79-86 (*Num Veneris ... Num feror ...; Non ego ... non ego*) à quoi s'opposent fortement les vers 87-88 (*At tu ...*); cf. également II, 6, 31-34 (*Illa ... illius ...*); 47-50 (*saepe ... saepe ...*); 51-55 (*tunc ... tunc ...*) et surtout II, 3, 33-62, dont J. Veremans (195-97) analyse parfaitement la construction d'ensemble.

Parfois, sans qu'il y ait formellement anaphore, deux distiques consécutifs commencent par des termes très proches les uns des autres par la forme et les sonorités:

- I, 9, 37-40: *Quin etiam flebas: at non ego fallere doctus
tergebam umentes credulus usque genas.
Quid faciam, nisi et ipse fores in amore puellae?
Sit precor exemplo sed leuis illa tuo,*

ou bien par des mots qui sont en correspondance l'un avec l'autre:

- I, 1, 53-56: *Te bellare decet terra, Messalla, marique,
ut domus hostiles praeferat exuias:
me retinent uinctum formosae uincla puellae,
et sedeo duras ianitor ante fores.*

Le poète applique parfois les deux procédés à la structure de tout un hémistiche, utilisant une technique de construction du vers dont j'ai étudié l'emploi pour l'hexamètre principalement chez Ennius, Lucrèce et Virgile.³²

- I, 9, 25-28: *Ipse deus tacito permisit fleue ministro
ederet ut multo libera uerba mero;
ipse deus somno dormitos emittere uocem
iussit et inuitos facta tegenda loqui.*

Dans certains cas, Tibulle élargit la structure ainsi établie en ajoutant aux deux éléments initiaux de chaque distique un troisième au début du deuxième pentamètre:

³² J. Hellegouarc'h, "Fabricator poeta: existe-t-il une poésie formulaire en latin?" *R.E.L.* 62 (1974) 166-91.

I, 9, 31-34: *Tunc mihi iurabas nullo te diuitis auri
pondere, non gemmis, uendere uelle fidem,
non tibi si pretium Campania terra daretur,
non tibi si Bacchi cura Falernus ager.*

Il peut y avoir aussi correspondance entre deux quatrains situés à une certaine distance l'un de l'autre: II, 1, 47-50 (*Rura ... rure ...*), 59-62 (*rure ... rure ...*).³³

Le poème I, 6 offre un bon exemple du recours à ces divers procédés d'anaphore directe ou indirecte: 3-6 (*quid tibi ... nam mihi ...*), 7-10 (*Illa quidem ... ipse miser ...*); 17-20 (*neu iuuenis ... neue ... neu te ...*), 25-28 (*saepe ... saepe ...*), 29-32 (*Non ego ... ille ego ...*), à quoi j'ajouterais même 33-37 (*Quid tenera ... Te tenet ...*) où la correspondance se limite à un simple rappel de sonorités.

On pourrait m'objecter que de tels procédés relèvent plus de la rhétorique en général que de l'expression de la prière proprement dite. Cela est fort juste; mais il est intéressant d'observer que ces répétitions ont aussi une valeur incantatoire, surtout quand elles sont utilisées dans des conditions particulières. Il n'est guère possible dans une étude limitée comme celle-ci de faire autre chose que de donner quelques exemples significatifs. Je les prendrai tout d'abord dans le poème I, 2 qui possède cette double particularité d'être pour une bonne part un *paraclausithyron* et de développer des thèmes en rapport avec la magie.³⁴ Dans les v. 7-10, l'amant s'adresse à la *dura ianua* (v. 6), qui ne veut pas s'ouvrir, avec une insistance marquée par la répétition de *ianua* et de *te*, appuyée par des allitérations (*difficilis domini, Ianua iam*):

*Ianua difficilis domini, te uerberet imber,
te Iouis imperio fulmina missa petant.
Ianua, iam pateas uni mihi uicta querellis,
neu furtim uerso cardine aperta sones.*

Ce caractère incantatoire est ensuite prolongé par la répétition de *te* et *tu* en tête des vers 13 et 15, par l'anaphore de *illa* aux vers 17, 19, 20, 21, enfin de *nec* dans les vers 23 et 24. Ces répétitions vont le plus souvent par trois, car, comme le remarque A. M. Tupet, "ces répétitions par trois ou multiples de trois sont constantes dans les rites magiques de tous le temps, et les poètes latins, Ovide en particulier, les mentionnent souvent."³⁵ Le C.T. nous offre quelques exemples frappants de cette présence en tête de trois

³³ Le thème auquel correspondent ces deux quatrains est d'ailleurs annoncé dans le v. 37, qui comporte lui aussi une répétition et indique en même temps qu'il s'agit d'un *carmen*: *Rura cano rurisque deos*, ce qui est rappelé à la fin de ce développement, v. 65-66: *atque aliqua adsidue textrix operata mineruam / cantat*.

³⁴ Cf. A. M. Tupet, *La magie dans la poésie latine* (Paris, Les Belles Lettres 1976) 337-48 (Tibulle).

³⁵ *Op. cit.*, p. 342.

distiques consécutifs d'un même mot qui exprime le thème dominant du passage:

- I, 5, 61–66: *Pauper* erit praesto semper, te pauper adibit
 primus et in tenero fixus erit latere;
pauper in angusto fidus comes agmine turbae
 subicietque manus efficietque uiam;
pauper ad occultos furtim deducet amicos
 uinclaque de niueo detrahet ipse pede.

Cette disposition est elle-même susceptible d'extension et d'élargissement; ainsi dans:

- I, 5, 9–16: Ille ego cum tristi morbo defessa iaceres
 te dicor uotis eripuisse meis,
*ipse*que te circum lustravi sulphure puro
 carmine cum magico praecinuisset anus;
ipse procuraui ne possent saeua nocere
 somnia, ter sancta deueneranda mola;
ipse ego uelatus filo tunicisque solutis
 uota nouem Triuia nocte silente dedi.

Le sizain constitué par les trois distiques allant des vers 11 à 16 et commençant par *ipse* est précédé d'un premier distique dont l'initiale *ille ego* n'est pas sans rapport avec les trois autres et est surtout très directement appelée par la troisième *ipse ego*. En II, 6, 21–28, un hymne à l'espérance (*Spes*) compte trois distiques, mais le premier est séparé des deux autres par un quatrième élément; dans le premier hexamètre (v. 21), *Spes* est répété en anaphore au début de chaque hémistiche et le mot se trouvait déjà à l'initiale du pentamètre précédent (v. 20).

Le caractère de *carmina* que comportent ces développements se manifeste encore par d'autres traits, dont le principal est le jeu des sonorités et des allitérations qui sont propres à cette forme d'expression;³⁶ en voici quelques exemples significatifs:

- I, I, 33–34: allitérations en *p*:

At uos exiguo pecori, furesque lupique,
 parcite: de magno praeda petenda grege.

- I, 9, 13–16: expression d'un vœu; allitérations en *p* et anaphore *urentur* ... *urentur*:

³⁶ Sur tous ces procédés, liés au jeu des répétitions, cf. H. Kleinknecht, *Die Gebetsparodie in der Antike* (Stuttgart–Berlin 1937) 179–87.

Iam mihi persoluet poenas, pulvisque decorem
 detrahet et uentis horrida facta coma;
 uretur facies, urentur sole capilli,
 deteret invalidos et uia longa pedes.

II, 6, 9–12; 17–18: allitérations en *m* et *u* principalement; anaphores et répétitions diverses:

Castra peto, ualeatque Venus ualeantque puellae;
 et mihi sunt uires et mihi facta tuba est.
 Magna loquor, sed magnifice mihi magna locuto
 excutiant clausae fortia uerba fores . . .

Tu miserum torques, tu me mihi dira precari
 cogis et insana mente nefanda loqui.

II, 1, 83–85: association de répétitions, de paronomases et d'allitérations en *u*, *c* et *p* principalement:

Vos celebrem cantate deum pecorique uocate
 uoce; palam pecori, clam sibi quisque uocet,
 aut etiam sibi quisque palam . . .

Cf. encore I, 4, 52–54 et 61–64, où le caractère de *carmen* est très nettement affirmé:

I, 4, 52–54: Tunc tibi mitis erit, rapias tum cara licebit
 oscula; pugnabit, sed tamen apta dabit;
 rapta dabit primo . . .

I, 4, 61–64: Pieridas, pueri, doctos et amate poetas,
 aurea nec superent munera Pieridas:
 carmine purpurea est Nisi coma; carmina ni sint,
 ex umero Pelopis non nituisset ebur.

Le ton du *carmen* est encore plus affirmé dans les deux cas suivants où à une double (*p p, ff*) ou même triple allitération (*p p, ff, c p c p*) est associé l'emploi de mots et de tours spécifiques du style précatife: *parce, quaeso, per*:

I, 4, 83–84: Parce, puer, quaeso, ne turpis fabula fiam
 cum mea ridebunt uana magisteria.

I, 5, 7–8: Parce tamen, per te furtiui foedera lecti
 per Venerem quaeso compositumque caput.

L'intensité de la prière est également marquée chez Tibulle par le recours à divers procédés de construction et de disposition du vers:

1. l'enjambement:

Le rejet de *orabam* en I, 2, 63–64 (texte cité et commenté *supra*) fournit un bon exemple de la spécificité et de l'efficacité du procédé; en voici quelques autres exemples:

- I, 2, 11-12: et mala si qua tibi dixit dementia nostra,
ignoscas.
- I, 5, 59-60: At tu quam primum sagae praecepta rapacis
desere: nam donis uincitur omnis amor.
- II, 5, 17-18: Phoebe, sacras Messalinum sine tangere chartas
uatis, et ipse, precor, quid canat illa doce.

L'enjambement est souvent associé aux allitérations et aux jeux de sonorités:

- I, 1, 33-34; II, 1, 83-84 (textes ci-dessus).

Particulièrement remarquables sont les deux cas suivants où l'enjambement de *ianua* souligne le ton du *paraclausithyron*:

- I, 5, 67-68: Heu! canimus frustra nec uerbis uicta patescit
ianua sed plena est percutienda manu.
- II, 3, 73-74: Nullus erat custos, nulla exclusura dolentes
ianua; si fas est, mos, precor, ille redi.

2. La ponctuation ou l'articulation bucolique:

- I, 5, 75-76: Nescio quid furtius amor parat. Vtere quaeso,
dum licet . . .
- I, 3, 23: Quid tua nunc Isis mihi, Delia, quid mihi prosunt.
- I, 4, 63-64: Carmine purpurea est Nisi coma; carmina ni sint
ex umero Pelopis non nituisset ebur.

Cf. encore I, 2, 37; 4, 27; 6, 57; 9, 11; 21; II, 6, 27.³⁷

3. La césure trochaïque 3^{ème}, la principale dans le vers grec, a pour des raisons diverses, principalement phonétiques, un caractère très marqué aux yeux des Latins dont ces derniers ont fait une exploitation stylistique.³⁸ C'est tout spécialement le cas lorsqu'elle comporte une ponctuation ou une forte articulation syntaxique; ainsi:

- I, 2, 27: Quisquis amore tenetur, eat tutusque sacerque.
- I, 8, 7: Desine dissimulare: deus crudelius urit.
- II, 2, 1: Dicamus bona uerba: uenit Natalis ad aras.

³⁷ Sur la valeur expressive de la ponctuation ou de l'articulation bucolique, cf. R. Lucot, "Ponctuation bucolique, accent et émotion dans l'*Enéide*," *R.E.L.* 43 (1965) 261-74; J. Hellegouarc'h, "La ponctuation bucolique dans les *Satires* de Juvénal: étude métrique et stylistique," *Mélanges R. Fohalle* (Gembloux, Duculot 1970) 173-89.

³⁸ Cf. mon article, "Les structures stylistiques," cité n. 5 et J. Gérard, *La ponctuation trochaïque dans l'hexamètre latin, d'Ennius à Juvénal* (Paris, Les Belles Lettres 1980).

J'y joindrai II, 5, I, dont le ton est analogue à celui du précédent et qui présente une césure trithémimère relativement exceptionnelle parce que marquée par une forte ponctuation sans être en rapport avec un enjambement:

Phoebe, faue: nouus ingreditur tua templa sacerdos.

4. Mais c'est surtout l'accumulation dans un même vers des intermots trochaïques qui est particulièrement propre à traduire l'intensité de la prière et à lui donner un ton pathétique;³⁹ j'en ai naguère relevé un bon nombre de cas dans les *Tristes* et les *Pontiques* d'Ovide.⁴⁰ Il peut s'agir de deux seulement de ces intermots, consécutifs ou non, mais associés à d'autres éléments, comme dans le vers I, 2, 63 cité, à la suite de L. Deschamps au début de cette étude, ou dans II, I, 17:

Di patrii, purgamus agros, purgamus agrestes,

vers dans lequel nous voyons l'association de l'allitération, de l'anaphore et de la paronomase.

Le procédé ne manifeste le plus souvent toute son intensité que s'il y a trois de ces intermots dans le même vers; ainsi dans II, I, 37 évoqué ci-dessus, qui possède le ton du *carmen*: *Rura cano rurisque deos: his uita magistris*; voici quelques autres cas:

I, 3, 25: quidue, pie dum sacra colis, pureque lauari.

On relève d'une part le jeu des sonorités dans ce vers, d'autre part le fait que le pentamètre précédent comporte lui aussi trois intermots de ce type.

II, I, 5: Luce sacra requiescat humus, requiescat arator.

Association de l'anaphore et des intermots trochaïques; même remarque pour II, 6, 9 (texte ci-dessus).

On trouve cette disposition métrique, accompagnée d'une anaphore, dans un vers où Tibulle exprime de façon pathétique son regret de la disparition du temps où *Amor* régnait en maître:

II, 3, 27: Delos ubi nunc, Phoebe, tua est, ubi Delphica Pytho?⁴¹

³⁹ Le caractère pathétique de cette structure a été bien mis en lumière par J. Perret dans deux articles: "Mots et fins de mots trochaïques dans l'hexamètre latin," *R.E.L.* 32 (1954) 183-99; "Le partage du demi-pied dans les anapestiques et dans l'hexamètre," *R.E.L.* 33 (1955) 352-66.

⁴⁰ J. Hellegouarc'h, "Aspects stylistiques de l'expression de la tristesse et de la douleur dans les poèmes ovidiens de l'exil," *Acta conuentus omnium gentium ovidianis studiis fovendis* (Bucarest 1976) 326-40.

⁴¹ Cette disposition se trouve également deux vers plus haut, en II, 3, 25: *quisquis inornatumque caput crinesque solutos*.

Dans II, 4, 11, c'est au contraire la tyrannie que lui impose l'amour que déplore le poète:

Nunc et amara dies et noctis amarior umbra est.

C'est par un hexamètre comportant un triple intermot trochaïque, suivi d'un pentamètre qui présente la même particularité que s'exprime la fureur du poète contre la *lena* qui a présenté à Délie un amant riche:

I, 5, 53-54: ipsa fame stimulante furens herbasque sepulcris
quaerat et a saevis ossa relictas lupis.

L'oeuvre de Tibulle comporte même un vers, I, 2, 27, dans lequel il célèbre les avantages de l'amour, comportant quatre intermots trochaïques, dont trois consécutifs—disposition tout à fait exceptionnelle,⁴² et dont celui du 3^{ème} pied coïncide avec une ponctuation forte (texte cité ci-dessus dans le paragraphe consacré à la césure trochaïque troisième).

On voit donc la richesse du registre auquel Tibulle recourt pour marquer fortement le ton précatif de ses poèmes. Toutefois, les divers éléments relevés ci-dessus ne sont pas toujours strictement appliqués à la prière; les répétitions, les reprises ne sont pas nécessairement liés à ce type d'expression.⁴³ Ce qui donne aux emplois considérés leur nuance ou leur saveur particulière, c'est la "convergence des effets" à laquelle j'ai déjà fait ci-dessus référence et dont nous avons vu, au fil de cette analyse, différents exemples d'application. Je me propose maintenant, en terminant, de m'arrêter quelque peu sur un aspect très particulier du style précatif, dans lequel nous verrons mises en oeuvre les ressources du vocabulaire, de la morphologie, de la syntaxe, de la construction de la phrase et de la structure du vers.

Il s'agit d'exemples qui mettent en jeu deux des mots dont j'ai signalé ci-dessus la particulière fréquence chez Tibulle et qui appartiennent spécifiquement au vocabulaire de la prière et de la supplication: *parco* et *precor*. Il y a 19 occurrences du verbe *precor* dans le C.T. dont 17 sous la forme de la 1^{ère} personne du singulier de l'indicatif présent; 14 d'entre elles figurent dans les livres I et II;⁴⁴ à titre de comparaison, il n'y en a aucune occurrence ni chez Catulle, ni chez Lucrèce;⁴⁵ la totalité de l'oeuvre de

⁴² J'en ai relevé un exemple dans un pentamètre des *Tristes* (V, 1, 26), un vers dont le pathétique n'est pas douteux puisque le poète y évoque tous les malheurs qui l'accablent: *Si tamen e uobis aliquis tam multa requiret / unde dolenda canam: multa dolenda tuli*; cf. "Aspects stylistiques... dans les poèmes ovidiens de l'exil," p. 335.

⁴³ On peut en avoir une idée par l'examen de l'ouvrage de J. Evrard-Gillis, *La récurrence lexicale dans l'oeuvre de Catulle. Etude stylistique* (Paris, Les Belles Lettres 1976).

⁴⁴ I, 2, 12; 3, 5; 83; 93; 6, 56; 8, 51; 9, 40; II, 1, 25; 82; 3, 72; 5, 4; 18; 6, 29; 53.

⁴⁵ Cf. S. Govaerts, *Lucrèce, De natura rerum. Index uerborum, listes de fréquence, relevés grammaticaux*, L.A.S.L.A., fasc. 11 (Liège 1986); j'ai par ailleurs, pour différents relevés, eu

Virgile ne comporte que 41 formes du verbe, dont 11 *precor* (8 dans l'*Enéide*);⁴⁶ il est présent 17 fois chez Lucain, avec notamment 7 *precor*.⁴⁷ Ces quelques indications soulignent suffisamment combien la poésie de Tibulle est orientée vers l'expression de la prière; l'examen des emplois montre que celle-ci tend à prendre des formes déterminées, voire figées. Les deux brèves de *precor* devant un mot suivant à initiale vocalique sont souvent celles du deuxième demi-pied d'un dactyle initial de vers, dont le premier demi-pied est par conséquent formé par un monosyllabe long: un interrogatif,⁴⁸ un démonstratif,⁴⁹ un adverbe,⁵⁰ la forme de subjonctif *sit*;⁵¹ en revanche, le pronom personnel *te*, qui se trouve chez Virgile et chez Lucain,⁵² n'est pas présent dans le C.T. A l'intérieur du vers, *precor* est associé à d'autres éléments qui en accentuent fortement la valeur; par exemple:

I, 3, 83: At tu casta precor maneat, sanctique pudoris,

emploi du pronom personnel *te*, deux monosyllabes initiaux et association des phonèmes sourds *t* et *p*.

II, 6, 53: Tunc tibi, lena, precor diras: satis anxia uiuas,

remarques analogues.

I, 3, 5: Abstineas, Mors atra, precor: non hic mihi mater,

accumulation des sonorités en *a* (allitération), *t* et *p*; intermot trochaïque 3^{ème} relativement marqué.

II, 5, 18: uatis, et ipse, precor, quid canat illa doce.

Dans plusieurs cas, *precor* est employé au début du deuxième hémistiche du pentamètre dans les mêmes conditions qu'au début de l'hexamètre: I, 6, 56 (*sit precor*); 2, 12 (*sint precor*); II, 1, 82 (*hinc precor*).

Il y a dans le C.T. 18 occurrences du verbe *parco*, dont 15 dans les livres I et II; sur ces 15 formes, on compte 9 *parce*⁵³ et 4 *parcite*,⁵⁴ et, par conséquent, deux formes seulement qui ne sont pas des impératifs. Le verbe

recours aux index de W. Ott, dans la série *Materialen zu Metrik und Stilistik* (Tübingen, Max Niemeyer 1973 et suiv.).

⁴⁶ Virg., *Aen.* IV, 621; VI, 117; IX, 525; X, 461; 525; XII, 48; 179; 777.

⁴⁷ Luc. V, 787; VI, 592; 773; VII, 265; 540; VIII, 580; 827.

⁴⁸ *Quid precor*: III, 6, 27.

⁴⁹ *Hoc precor*: I, 3, 93; cf. Luc. V, 787; *Haec precor* dans Virg., *Aen.* IV, 621.

⁵⁰ *Nunc precor*: II, 5, 4; *tunc precor*: III, 11, 12.

⁵¹ *Sit precor*: I, 9, 40.

⁵² *Te precor*: Virg., *Aen.* X, 461; 525; Luc. V, 787; cf. Enn., *Ann.* 52: *Te sale nata, precor, Venus et genetrix patris nostri*.

⁵³ I, 1, 67; 68; 2, 97; 3, 51; 4, 83; 5, 7; 8, 51; II, 5, 114; 6, 29.

⁵⁴ I, 1, 34; 2, 33; 6, 51; 9, 5; il y a aussi un *parcite* en III, 5, 21.

est donc utilisé par le poète essentiellement pour l'expression de la supplication; la comparaison des relevés de l'*I.C.T.* et du *D.F.* a montré tout à l'heure combien le verbe est exceptionnellement présent chez Tibulle, et surtout sous la forme de l'impératif. C'est ce que souligne la comparaison avec Virgile, qui a 22 occurrences du verbe, 15 dans l'*Enéide*, dont 7 *parce*⁵⁵ et 1 *parcite*⁵⁶ et avec Lucain qui, sur 23 occurrences du verbe, emploie 5 *parce*.⁵⁷ *Parcite* constitue toujours le dactyle initial de vers, et il en est de même dans l'unique emploi virgilien; l'un d'entre eux chez Tibulle se trouve dans un vers dont j'ai signalé l'expressivité résultant des allitérations en *p* et sans doute aussi du fait que *parcite* est en enjambement:

I, 1, 34: *parcite: de magno praeda petenda grege.*

Les emplois de *parce* sont particulièrement remarquables. La présence du mot, en raison de sa structure prosodique, entraîne nécessairement un intermot trochaïque, fort opportun en la circonstance, comme je l'ai précédemment indiqué; cf. en particulier:

I, 2, 97-98: *At mihi parce, Venus: semper tibi dedita seruit
 mens mea . . .*

I, 1, 67-68: *Tu manes ne laede meos, sed parce solutis
 crinibus et teneris, Delia, parce genis.*

Cette situation est liée, en II, 5, 114, à un jeu d'allitérations qui accentue le ton précatif:

praemoneo, uati parce, puella, sacro.

Dans la majorité des cas, cependant, c'est en début de vers que se trouve *parce*; en

II, 6, 29: *Parce, per immatura tuae precor ossa sororis,*

on observe le jeu expressif des sonorités en *p* et *t* déjà relevé dans d'autres vers à valeur précativité, ainsi que des *s* à la fin du vers. Dans tous les autres cas, le deuxième mot est iambique, mais il commence lui aussi le plus souvent par un *p* en sorte qu'il forme avec *parce* un couple allitérant de deux mots étroitement associés:

I, 3, 51: *Parce, pater: timidum non me periuria terrent.*

I, 4, 83: *Parce, puer, quaeso, ne turpis fabula fiam.*

I, 8, 51: *Parce, precor, tenero: non illi sontica causa est.*

⁵⁵ I, 257; 526; III, 41; 42; VI, 834; IX, 656; X, 532.

⁵⁶ XII, 693.

⁵⁷ VI, 599; 773; VII, 540; VIII, 105; X, 395.

Ce couple des deux mots initiaux allitérants en *p* apparaît comme une sorte de formule⁵⁸ dans laquelle l'intermot trochaïque fournit un élément supplémentaire d'intensité; cela nous rappelle *mutatis mutandis* la formule *pius/pater Aeneas* dont j'ai par ailleurs étudié l'emploi et la valeur.⁵⁹ On remarque justement que *pater* une fois chez Tibulle (ci-dessus I, 3, 51) et *pius* deux fois chez Virgile sont le deuxième mot associé à *parce*:

Aen. I, 526: Parce pio generi, et propius res aspice nostras.

III, 42: Parce pias, scelerare manus. Non me tibi Troia . . .

C'est toutefois le dernier des trois vers de Tibulle cités ci-dessus qui mérite de retenir davantage notre attention; nous y voyons associés les deux verbes dont nous avons noté que Tibulle fait un emploi particulièrement important; nous les avons déjà vus placés dans le même vers, mais sans être directement liés (II, 6, 29). En I, 8, 51, *parce, precor* constitue une formule plus intense encore que les autres, parce que les deux éléments participent du vocabulaire de la prière et de la supplication et que à l'allitération en *p* s'en ajoute une seconde en *c*; elle semble être un cliché du style précatif, puisque nous la trouvons à deux reprises chez Lucain, à l'intérieur du vers:

VI, 773: fortis adit. Ne parce, precor: da nomina rebus.

VII, 540: Istis parce, precor: uiuant Galataeque Syrique,

mais surtout chez Horace, au début de *Od.* IV, 1, dans une prière à Vénus où son intensité est renforcée par le redoublement de *precor*:

Intermissa, Venus, diu
rursus bella moues? parce, precor, precor.⁶⁰

Nul doute, par conséquent, qu'en utilisant la formule *Parce, precor* et d'autres analogues, Tibulle tirait profit d'un procédé d'expression dont il avait reconnu toute la valeur et l'efficacité.

Ce qui peut nous assurer de la spécificité du procédé chez notre poète, c'est une comparaison avec les emplois des même verbes chez Properce. Dans les 4.000 vers, exactement, de ce dernier, il y a 10 occurrences de *parco* et 7 de *precor*,⁶¹ donc moitié moins pour le premier et trois fois moins pour le deuxième dans un corpus environ trois fois plus étendu que le *C.T.*; de plus, les emplois sont assez nettement différents. Il n'y a que 2 vers où *precor*⁶² se place après monosyllabe initial et il n'apparaît jamais après *parce*.

⁵⁸ Sur les "formules" dans la poésie hexamétrique, cf. mon article, "*Fabricator poeta*," cité *supra*, n. 32.

⁵⁹ J. Hellegouarc'h, "*Pius Aeneas. Une retractatio*," in *Hommages à Henri Le Bonniec*, Coll. Latomus 201 (Bruxelles 1988) 267-74.

⁶⁰ Pour un commentaire de ces vers, voir H. Kleinknecht, *op. cit.*, pp. 179-80, n. 2.

⁶¹ *Parce*: I, 15, 26; 16, 11; 17, 28; II, 5, 18; 28, 13; 29, 19; III, 9, 29; 15, 43; IV, 6, 81; 9, 53; *precor*: II, 9, 38; 24, 51; III, 4, 12; 10, 12; 11, 50; IV, 3, 63; 9, 33.

⁶² IV, 3, 63: *Ne precor*; 9, 33: *Vos precor*.

Nous trouvons 5 occurrences d'impératifs du verbe *parco*,⁶³ les formes de *parce* étant initiales dans 2 d'entre eux, un hexamètre (IV, 9, 53) et un pentamètre (II, 5, 18); c'est seulement dans ce dernier cas que le mot suivant est iambique (*parce tuis animis . . .*).

Je n'ai pu aborder dans ce développement que quelques aspects très partiels de l'expression de la prière dans l'oeuvre de Tibulle; cela pourrait être la matière de tout un livre; mais, au terme de cette analyse qui m'a amené à évoquer les aspects les plus divers de l'expression linguistique, je crois avoir montré que les procédés de style précatif jouent un rôle de tout premier ordre dans l'oeuvre de Tibulle et donnent à cette dernière un ton qui distingue assez nettement notre poète des autres élégiaques de l'époque augustéenne.

Université de Paris-Sorbonne

⁶³ *Parce*: I, 15, 26; II, 5, 18; IV, 9, 53; *parcite*: I, 17, 28; II, 29, 19.